

## ☞ Ceux qui pensent avoir gagné

Nous donnons ici une traduction française de la *Lettre aux amis et bienfaiteurs* de juin 1993 du séminaire de la Fraternité Saint-Pie X aux États-Unis<sup>1</sup>. Cette *Lettre*, écrite par Mgr Richard Williamson, donne un excellent résumé de la série d'articles publiés en italien par *Si sì no no*, puis en français par le *Courrier de Rome*<sup>2</sup> sous le titre « Ceux qui pensent avoir gagné ». Puisse ce résumé donner envie à nos lecteurs de lire la série d'articles elle-même.

*Le sel de la terre.*

UNE remarquable série d'articles est en train de paraître dans le périodique italien *Si sì no no*. Remarquable, parce qu'elle nous fait véritablement pénétrer dans la « salle des machines » de l'apostasie qui détruit l'Église.

Pourquoi parler d'une « salle des machines » de l'apostasie ? C'est que, s'il y avait, sur les grands paquebots du début de ce siècle, des milliers de personnes et une activité intense partout à bord, ceux qui réellement faisaient avancer le navire étaient en bas, dans l'immense salle des machines, et relativement peu nombreux ; de même, sur le grand navire de l'Église catholique, des millions de catholiques, à tous les niveaux, sont aujourd'hui complètement désorientés à cause de manœuvres qui commencèrent, dans les profondeurs du bateau, avec une poignée

d'hommes travaillant hors de la vue du public.

Qu'est-ce qui fait avancer l'Église catholique ? La foi catholique. Qu'est-ce qui désoriente les âmes et détruit la foi catholique ? L'hérésie. Les articles de *Si sì no no* présentent six architectes de cette hérésie insaisissable qu'est le néo-modernisme.

\*  
\* \*

Le premier de ces six néo-modernistes étudiés par *Si sì no no* est un philosophe français qui vécut de 1861 à 1949, et dont le nom ne sera connu que de quelques lecteurs. Pourtant, sans lui, Vatican II n'aurait pas eu lieu : il s'agit de Maurice Blondel<sup>3</sup>. Comment se peut-il que la philosophie ait tant d'importance, alors que quiconque est doté d'un peu de bon sens sait qu'elle « n'a pas de sens » ? Réponse : la philosophie, c'est cette mécanique par laquelle l'esprit humain appréhende la réalité naturelle et, comme tout homme, ne serait-ce que pour vivre, a besoin d'être relié à la réalité d'une manière ou d'une autre, de même tout homme, qu'il en ait conscience ou non, fait de la philosophie. Comme l'a dit il y a bien longtemps Aristote, même si nous refusons la philosophie, il nous faut encore philosopher pour justifier notre refus de la philosophie. Par exemple, si un homme choisit de se laisser guider par sa seule sensibilité, c'est tout de même sa raison qui démissionne, et cela continuellement. Cet acte de la raison, gouvernant ou refusant de gouverner sa vie, voilà, de façon explicite ou implicite, consciente ou non, sa philosophie.

Or, depuis plusieurs siècles, l'homme moderne tourne de plus en plus le dos à la réalité, parce que celle-ci est gouvernée

<sup>1</sup> — St. Thomas Aquinas Seminary, R.R.1, Box 97A-1, Winona, Minnesota 55987, USA.

<sup>2</sup> — *Courrier de Rome*, B. P. 156, 78001 Versailles. Mensuel, abonnement normal 125 F. Cette série d'articles commence dans le n° 144 de mars 1993.

<sup>3</sup> — *Courrier de Rome*, B. P. 156, 78001 Versailles, n° 145 (avril 1993).

par Dieu et qu'elle vient de Dieu. L'homme moderne préfère habiter un monde imaginaire dont il serait lui-même le créateur et maître. Voilà pourquoi la philosophie moderne ne cherche pas à appréhender la réalité, mais ne fait qu'exprimer, de cent manières différentes, son refus de la réalité ; et c'est pour cela que la philosophie a acquis, à juste titre, une si mauvaise réputation et qu'un homme doué d'un peu de bon sens fait bien mieux de se laisser guider par ce bon sens.

Cependant, l'Église catholique reconnaît l'existence de Dieu, l'adore et aime sa réalité ou création (« mon frère le soleil, ma sœur la lune »), et elle exprime, depuis des siècles, sa soumission à cette unique réalité par, cela va de soi, une philosophie unique qui a fait ses preuves *pendant des siècles* et que l'on connaît surtout sous le nom de « thomisme », en référence à saint Thomas d'Aquin. Si tous les hommes voulaient se soumettre à la réalité, la philosophie jouirait, au lieu du mépris qu'elle connaît aujourd'hui, d'une excellente réputation, et tous les hommes seraient, consciemment ou non, des thomistes.

Le monde moderne, au contraire, imprégné des idées du libéralisme et de l'esprit de révolte, refuse le thomisme au même titre qu'il refuse la réalité. Par conséquent, des penseurs catholiques trop épris du monde moderne cherchent par tous les moyens à s'échapper de la théologie et de la philosophie thomistes de l'Église ; ils cherchent une justification philosophique à leur monde imaginaire. C'est cette base philosophique que Blondel a apportée au père Henri de Lubac S.J., père de cette « nouvelle théologie » qui fut la charte de Vatican II.

Le premier trait que *Si si no no* relève des écrits de Blondel, c'est leur flou, leur imprécision apparente. Ses ennemis ne

pouvaient définir ses thèses, ses amis ne le voulaient pas, ce qui lui permettait, tout en méritant la condamnation de l'Église, de toujours l'éviter. Quoi qu'il en soit, les grandes lignes de sa pensée étaient claires pour tous...

Blondel part du désir de « conquérir l'homme moderne », lequel n'est guère attiré par la philosophie objective, c'est-à-dire par une philosophie où le sujet se soumet à l'objet réel. Ainsi, sous prétexte de se mettre à la portée de l'homme moderne subjectiviste, Blondel va plonger en plein subjectivisme. Parce que l'homme moderne se noie, il faut plonger et se noyer avec lui !

Ainsi, l'esprit humain étant « objectif » (ou fait pour l'objet extérieur à l'homme) tandis que le cœur humain est « subjectif », l'étape suivante, dans le raisonnement de Blondel, est d'affirmer que la foi catholique ne passe pas de l'esprit au cœur, mais qu'elle passerait au contraire du cœur à l'esprit. Là où saint Paul énonce la position catholique pleine de bon sens, à savoir que la foi vient de l'extérieur (« Et comment croira-t-on en celui dont on n'a pas entendu parler ? » Rm 10, 14-17), Blondel dit que la foi doit venir de *l'expérience* intime, position ouvertement moderniste : la foi, c'est ce que je ressens.

D'où (troisième étape) le surnaturel est un besoin, une exigence intrinsèque à la nature humaine, parce que « rien ne peut entrer dans l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde d'une manière quelconque à son besoin d'expansion » – ce sont les termes mêmes qu'emploie Blondel. Ainsi, de même que le subjectivisme de Blondel sape les fondements objectifs de la foi, de même son naturalisme subvertit tout l'ordre surnaturel ; c'est tout l'ordre de la grâce transcendant la nature qui est ramené à la nature.

On peut se demander ce qu'il reste du catholicisme. Néanmoins, la manière dont Blondel envisageait le surnaturel marqua fortement le père de Lubac qui, à son tour, exerça une immense influence sur les pères de Vatican II, de sorte que, dans ses principales déclarations telles que *Nostra Aetate* et *Ad Gentes*, le concile a évité tout usage du mot « surnaturel ». Il se peut que seule une poignée d'hommes lise les philosophes et les théologiens, mais c'est cette poignée qui tient le haut du pavé.

Blondel ira jusqu'à changer la définition de la vérité. A la définition classique « adéquation de l'esprit et de la réalité » qu'il rejette comme abstraite et chimérique (il faut croire que, pour lui, comme pour la plupart des modernes, l'esprit est incapable d'atteindre la réalité), Blondel substitue la « véritable adéquation de l'esprit et de la vie », définition qui laisse fluctuer la vérité dans un mouvement perpétuel, sans rien de déterminé ni de fixe. D'où une vérité changeante, une foi évolutive, une « *Tradition* vivante » au nom de laquelle on condamnera la « *Tradition* fixiste » de Mgr Lefebvre. Car la vérité évolue.

Blondel était-il au moins de bonne foi ? Un célèbre jésuite de son temps, le père de Tonquedec, n'était pas de cet avis, et les raisons qu'il invoque pourraient servir de pierre de touche aux écrits de tous les modernistes :

1) Blondel cite des textes de saint Thomas en leur faisant dire le contraire de ce qu'ils veulent dire ;

2) à de nombreuses reprises, il oppose aux critiques solidement argumentées de ses adversaires des négations sommaires et catégoriques ;

3) il prétend qu'il n'a pas été compris ;

4) et il est sans cesse en train d'« expliquer » en quoi sa pensée est vrai-

ment orthodoxe, de sorte que, jusqu'à ce jour, on a peine à s'accorder sur le sens exact de ses écrits.

Cependant, pour des lecteurs avisés, il était impossible de voir dans un prétendu changement de pensée autre chose qu'un masque, qu'il n'hésitait pas à lever en compagnie de ses amis. C'est ainsi qu'en 1932, quand le père de Lubac lui reprocha de prêter trop d'attention aux critiques qui lui venaient des rangs catholiques, Blondel répondit par retour de courrier que, du temps où régnait un « extrincèsisme intransigeant », (entendez par là un respect excessif pour la réalité extérieure !), il lui fallait progresser avec lenteur et prudence pour ne pas encourir des censures qui auraient retardé, voire « compromis tout l'effort entrepris, la cause défendue ». En d'autres termes, Blondel savait pertinemment ce qu'il faisait. C'est délibérément qu'il trompait les autorités de l'Église sur le fond de sa pensée, cherchant par ce biais à rester officiellement dans l'Église pour la « réformer » de l'intérieur.

Mais quel « réformateur » ! Et quelle « réforme » ! Blondel, pourtant, croyait sans doute sincèrement à son travail de redécouverte du « christianisme authentique ». Et le monde moderne lui sait gré d'avoir posé les bombes qui firent sauter les murs d'une Église dépassée. Mais, en son âme et conscience, s'adressait-il félicitations ou reproches ? Quoi qu'il en soit, lorsque Blondel consulta le père de Lubac, lui demandant si ses thèses n'étaient pas trop hardies, le prêtre s'empressa de rassurer le laïc : sa pensée était « assez spontanément catholique pour devoir se recourir d'excessives timidités ». Ah ! qu'elle est lourde, la responsabilité du prêtre !

\*

\* \*

Le père de Lubac S.J. fournit le sujet du quatrième article de *Sì sì no no*<sup>4</sup>. Né au tournant de ce siècle et décédé il y a seulement deux ans, il se passionnait déjà, lors de ses études à Jersey au début des années 20, pour Blondel et pour d'autres penseurs modernes suspects, dont des prêtres « indulgents » de la compagnie de Jésus n'interdisaient « qu'à moitié » la lecture. Bien sûr, cela ne faisait que quinze ans que le pape Pie X avait strictement interdit l'enseignement des penseurs modernes et qu'il avait imposé celui de saint Thomas dans les séminaires et les maisons de formation des religieux ; et puis, si le Seigneur avait permis à Pie X d'accomplir des miracles, signe de la sainteté du pape et de la bénédiction divine qui reposait sur lui, nul doute qu'aux yeux des intellectuels jésuites, le pape Sarto n'était jamais qu'un pape-curé et un retardataire ; quant aux miracles, ils étaient bons pour les paysans italiens... Le monde moderne est ainsi empesté de ces idées perverses qui pénètrent avec une facilité étonnante dans l'esprit des gens. Quelle grâce immense, en revanche, de pouvoir apprécier saint Thomas à sa vraie valeur !

Quant au père de Lubac et à ses compagnons, déçus de ne pas trouver chez saint Thomas d'Aquin une base philosophique à leur foi (moderniste), ils allèrent la trouver dans les écrits de Blondel. De Lubac admirait même certains auteurs précisément parce qu'ils n'avaient pas l'approbation de Rome, mais il avait appris de ses maîtres à garder, à l'égard de Rome, un dehors de soumission. A l'exemple de Blondel, de Lubac masquait sa doctrine, ce masque étant, comme l'écrivait Pie XII dans les années 50, le signe distinctif des « nouveaux théologiens » ; ce qui explique le choc que reçut le monde

catholique quand il se réveilla moderniste à Vatican II.

De la même façon que Blondel avait abandonné la philosophie scolastique, de Lubac abandonnait la théologie traditionnelle. En 1932, de Lubac écrivit à Blondel que son œuvre philosophique avait ouvert la voie à une nouvelle théologie du surnaturel. Notre mère l'Église nous enseigne que tout l'ordre surnaturel de la grâce est précisément, comme le mot l'indique, un don gratuit, un pur don de Dieu. La nature est sans doute capable de recevoir la grâce, mais en aucune manière, elle n'exige ce don surnaturel qui est d'un tout autre ordre, infiniment supérieur, don que Dieu accorde comme il le veut, indépendamment de la nature qui le reçoit. Au contraire, dans la « nouvelle théologie » de Blondel et du père de Lubac, le surnaturel est une exigence, une perfection nécessaire de la nature qui, sans lui, se trouverait frustrée dans ses aspirations essentielles. En d'autres termes, le surnaturel est nécessaire à la nature qui sans lui serait inachevée, incomplète ; en d'autres termes encore, le surnaturel n'est pas un don gratuit, mais il est dû à la nature ; l'ordre surnaturel n'est donc plus surnaturel mais... naturel, il s'inscrit dans les limites de la nature.

C'est là le cœur de la nouvelle théologie : l'homme, simplement parce qu'il est homme, est sur la voie du salut. D'où la formule de Karl Rahner : « les chrétiens anonymes », c'est-à-dire ces hommes qui sont chrétiens sans le savoir, sans même avoir reçu le baptême ; d'où l'indifférentisme – peu importe à quelle religion on appartient ; d'où l'œcuménisme ; et, partant de là, nul besoin de l'Église catholique pour se sauver... oh ! Vatican II !

Blondel et de Lubac avaient tous les deux conscience que leur « nouvelle théologie », et particulièrement leur théologie du surnaturel, allait à l'encontre du magis-

<sup>4</sup> — *Courrier de Rome*, B. P. 156, 78001 Versailles, n° 146 (mai 1993).

tère de l'Église catholique, mais ils se disaient l'un l'autre que c'étaient eux qui détenaient « le christianisme authentique » (Blondel), « la Tradition la plus authentique » (Blondel), eux qui avaient « redonné vie à l'antique doctrine » (de Lubac). Lorsque, dans un célèbre article de 1946, le père Garrigou-Lagrange, dominicain et thomiste remarquable, s'en prit à la nouvelle théologie, montrant qu'elle n'était en réalité qu'une reprise des thèses modernistes, de Lubac répondit sur un ton d'insultes, se moquant des « vues simplistes (de Garrigou-Lagrange) sur l'absolu de la vérité ». De Lubac accusa les thomistes d'une « ignorance notoire de la Tradition catholique ». Et, lorsqu'en 1951, Pie XII lança la même mise en garde contre la nouvelle théologie dans son encyclique « *Humani Generis* », de Lubac la disqualifia en disant qu'elle était « très unilatérale, (...) je n'ai rien vu qui m'ait frappé ».

Blondel mourut en 1949, mais de Lubac vécut assez longtemps pour voir triompher leur nouvelle théologie lors du concile Vatican II et dans les décennies qui suivirent. Pourtant, il restait encore à de Lubac assez de sens catholique pour que lui, qui avait donné jour à la théologie du concile, reconnût que ses suites avaient été un désastre pour l'Église. Vers la fin de sa vie, il se livra, dans une œuvre tardive, à un « examen de conscience ». On y lit : « Cette époque n'est pas moins sujette aux égarements, aux faux pas, aux illusions, aux assauts de l'esprit du mal. (...) N'aurais-je pas mieux fait de concentrer mon travail intellectuel sur le centre de la foi et de la vie chrétienne ? (...) Depuis sept ou huit ans, je suis paralysé par la peur d'affronter de face, de manière concrète, les problèmes essentiels dans leur actualité brûlante. Cela a-t-il été sagesse ou faiblesse ? Ai-je eu raison ou tort ? (...) N'aurais-je pas apparemment

fini, malgré moi, dans le clan intégriste qui me fait horreur ? » Ainsi, de Lubac acheva sa vie là où il l'avait commencée, dans l'horreur des défenseurs de l'enseignement intégral, complet, de l'Église, à la seule différence que si, au début de sa carrière, il s'était sans doute réjoui à l'idée de démolir leur travail, à la fin de sa vie en revanche, une fois l'œuvre de démolition accomplie, il eut au moins la décence de verser quelques (timides) larmes sur les ruines qui s'offraient à sa vue...

Le meilleur commentaire que l'on puisse donner d'une telle carrière se trouve dans le secret de Notre-Dame de la Salette : « Des démons (...) sortis de l'enfer (...) mettront fin peu à peu à la foi, même chez ceux qui se seront consacrés à Dieu. Ils les aveugleront de telle manière qu'à moins d'avoir reçu une grâce spéciale, ces personnes adopteront l'esprit de ces anges des ténèbres ; plusieurs institutions religieuses perdront totalement la foi et perdront beaucoup d'âmes. Les livres mauvais abonderont sur terre et les esprits des ténèbres répandront partout un relâchement universel dans le service de Dieu... » Saint Paul le dit plus brièvement : « Dans les derniers jours (...) les hommes seront sans loyauté, obstinés, gonflés d'orgueil, amis des voluptés plus que de Dieu, ayant les dehors de la piété sans en avoir la réalité 5. »

\*  
\* \*

C'est d'un disciple du père de Lubac qu'il est question dans le cinquième article de *Sì sì no no* 6 : le père Hans Urs von Balthasar, décédé en 1988 alors qu'il était sur le point d'être créé cardinal. Formé, comme de Lubac, dans une

5 — 2 Tm 3, 4-5.

6 — *Courrier de Rome*, B. P. 156, 78001 Versailles, n° 147 (juin 1993).

maison d'études de la compagnie de Jésus qu'il quitta dans les années 40 à la veille de sa profession solennelle, von Balthasar éprouvait déjà, comme de Lubac, une aversion violente à l'égard de la théologie scolastique et un désir acharné d'en détruire les fondements. Il écrivit plus tard : « Toutes mes études, durant les années de formation dans l'ordre des jésuites, furent une lutte acharnée avec la désolation de la théologie, avec ce que les hommes avaient fait de la gloire de la révélation ; je ne pouvais pas supporter cette figure de la parole de Dieu, j'aurais voulu flanquer des coups à droite et à gauche avec la furie d'un Samson, j'aurais voulu avec sa force abattre le temple et là-dessous m'ensevelir moi-même... Tout ceci, je ne le disais pratiquement à personne. *Przywara* comprenait tout, même sans paroles ; pour le reste, personne n'aurait pu me comprendre. J'écrivis l'"apocalypse" avec cet acharnement qui se proposait de renverser un monde par la violence et de le reconstruire à partir des fondations, coûte que coûte. »

Amateur passionné de littérature et de musique, von Balthasar écrivit à la fin de ses études de philosophie et de théologie : « Je compris quelle grande aide pour la conception de ma théologie devait me venir de la connaissance de Goethe, Hölderlin, Nietzsche, Hofmannsthal et surtout des pères de l'Église vers lesquels m'avait dirigé de Lubac (...). Le regard goethien devait être appliqué au phénomène de Jésus et à la convergence des théologies néotestamentaires. » Le « phénomène de Jésus »... quelle expression ! C'est à se demander si von Balthasar avait la foi catholique. Fallait-il, en tout cas, confronter Notre-Seigneur aux auteurs modernes et l'examiner à travers eux ?

En 1936, von Balthasar est ordonné prêtre, et bientôt il travaille à Bâle, où il

rencontre le célèbre penseur protestant Karl Barth, dont le « christocentrisme radical » exerce une influence décisive sur sa pensée. Plaçant alors le Christ, plutôt que l'Église catholique, au cœur de l'unité chrétienne, von Balthasar fit quelques convertis à sa foi quelque peu suspecte, parmi lesquels une femme du nom d'Adrienne von Speyr, avec qui il restera en « symbiose théologique et psychologique » jusqu'à la fin de ses jours. Sous sa direction spirituelle, elle se met à avoir des visions mystiques. Pour les faire connaître au public, von Balthasar fonde une maison d'édition et, comme ses supérieurs ne voyaient pas clair dans le « mysticisme » d'Adrienne von Speyr, il quitte la compagnie de Jésus. Il habite alors la maison du (second) mari d'Adrienne, jusqu'à ce qu'en 1960 la mobilisation néomoderniste pour le concile l'engage dans la « fébrile » préparation de Vatican II.

Quant aux « expériences mystiques » ou « charismes » d'Adrienne von Speyr, il aurait suffi à von Balthasar de leur appliquer les critères que l'Église applique en de tels cas pour les repousser comme contraires à la foi et aux mœurs catholiques. Mais, plutôt que de mettre le « mysticisme » d'Adrienne à l'épreuve du dogme catholique, il préféra revoir le catholicisme selon les critères d'Adrienne. *Sì sì no no* fournit deux exemples de l'énorme influence que tous deux ont exercée sur l'Église conciliaire :

- 1) leur « théologie de la sexualité » ;
- 2) leur conception œcuménique de l'Église.

Pour ce qui est du premier point, Adrienne pensait avoir reçu du ciel la mission de « repenser » la « valeur positive » de la « corporéité », ou du corps humain. C'est ainsi qu'on lit dans son *Journal* que « les recettes de se maintenir éloignés l'un de l'autre, de ne pas se voir, sont, en ce qui concerne la sphère du cor-

porel, aujourd'hui épuisées ». Comme si le péché originel était désormais aboli ! Elle exprima sa collaboration avec von Balthasar dans les termes les plus crus, ouvrant ainsi la voie à l'exaltation de la « corporéité » qui, derrière le slogan d'« intégration affective », a brisé des milliers de vocations religieuses. Von Balthasar, lui non plus, n'admettait pas que, dans la religion du Dieu qui s'est fait chair, on puisse diminuer la signification du corps masculin et féminin, et voulait replacer l'amour érotique au centre de la théologie.

Pour défendre les nouveautés stupéfiantes contenues dans l'œuvre d'Adrienne, il avance que « la théologie actuelle n'est pas (ou pas encore) en mesure de comprendre ce qui est indiqué [dans les visions d'Adrienne] ». Mais, en réalité, la théologie catholique est tout à fait en mesure de les comprendre ! De tels écrits, qui ornent la nature déchue des parures de la grâce, ont pour auteurs, d'après les termes des Écritures, « des hommes impies qui changent la grâce de Dieu en licence, souillent leur chair, méprisent la souveraineté et blasphèment la majesté (...) des gens qui se séparent eux-mêmes, hommes sensuels, qui n'ont pas l'Esprit <sup>7</sup> ».

Effectivement, Adrienne et von Balthasar se séparaient de l'Église catholique, mais ils masquaient leur déviation en inventant un nouveau concept pour définir la véritable Église qu'ils appelleraient désormais « la catholique ». Et voilà leur autre erreur, si lourde de conséquences, l'œcuménisme.

Adrienne affirme que, lors d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut, elle prononça avec Marie un acte d'offrande, après quoi Marie lui donna une fraction de seconde l'enfant (d'Adrienne et de von Balthasar) dans les bras, « mais ce n'était

pas seulement l'enfant, c'était la *Una Sancta* en miniature, et ainsi il me sembla bien une juste unité (?) de tout ce qui nous a été confié et qui est travail en Dieu pour la catholique ». Convertie (?) du protestantisme, Adrienne ne voyait pas dans son catholicisme une quelconque délimitation confessionnelle. Elle-même n'assistait à la messe qu'à Noël et à Pâques. Ce concept du catholicisme, elle le transmet à von Balthasar, auteur de ces lignes : « Contrairement à la théologie scolastique, la dimension de la réalité catholique est vaste comme le monde. »

Et pourtant von Balthasar critique âprement Karl Rahner pour son « complexe anti-romain » et s'oppose à la « tendance à la liquidation » des catholiques post-conciliaires. Comment expliquer de telles contradictions ?

Par l'influence du philosophe allemand Hegel, comme on peut le lire dans *Si si no no* – et nous retrouvons ici le domaine philosophique. En logique hégélienne, les opposés (par exemple, le jour et la nuit, le rond et le carré) non seulement ne s'excluent pas, mais se complètent, et du conflit nécessaire entre ces opposés (« thèse » et « antithèse ») naît la synthèse qui les unit. Ainsi, pour von Balthasar, héritier d'Adrienne von Speyr, les diverses églises, religions et même les divers athéismes se complètent dans un *processus* qui doit conduire à la super-Église universelle dite « la catholique » et réaliser la véritable « Église du Christ » dans laquelle tous les opposés doivent entrer en jeu, sans exclusion d'aucune sorte. Cette super-Église œcuménique doit à l'avenir émerger d'une synthèse totale et transcender l'Église actuelle, et cette dernière doit relâcher ses liens et entrer en compétition loyale avec tous les autres « systèmes », y compris celui des chrétiens anonymes, de ces chrétiens qui s'ignorent et n'ont extérieurement rien de chrétien.

7 — Jude 8 & 19.

L'œcuménisme hégélien de von Balthasar a, par exemple, joué pleinement à Assise en 1986 lorsque le pape Jean-Paul II, tout en niant qu'il souhaitait un mouvement syncrétiste, encouragea chacun (y compris les catholiques !) à garder sa religion. C'est que, en logique hégélienne, afin qu'il y ait véritablement synthèse, thèse et antithèse doivent rester ce qu'elles sont.

On aurait pu croire que la papauté représenterait, sur la voie de la super-Église, un obstacle insurmontable ; mais von Balthasar de répondre, en bon hégélien : l'Église doit être non seulement de Pierre (thèse) mais aussi de Paul, de Marie et de Jean (antithèse), le primat de juridiction s'effaçant derrière un vague primat de la charité. Nous reconnaissons là le modèle de la papauté de Jean-Paul II : ses voyages incessants, son ouverture universelle, les appels pressants qu'il lance à tous pour que subsiste la diversité, mais qu'en même temps se réalise l'unité millénaire.

Pour von Balthasar, la « catholicité » de la véritable « Église » n'a pas encore été pleinement réalisée, c'est plutôt une « promesse, une espérance eschatologique ». Qu'est donc l'actuelle Église catholique, sinon la version romaine (rigide et étroite) de la super-Église œcuménique, une version parmi d'autres, un fragment parmi d'autres fragments du tout, fragment dans lequel, selon l'expression bien connue de Vatican II, le tout « subsiste » (ou se trouve en partie). On comprend alors pourquoi les catholiques doivent se mettre à l'écoute des autres religions, pourquoi les conversions doivent se faire non plus à titre individuel mais de façon collective, non plus par un retour à l'Église catholique actuelle, mais par un mouvement de toutes les confessions vers la super-Église. C'est demander aux catholiques de quitter l'Église catholique ;

c'est, de la part de von Balthasar, une véritable proposition d'apostasie.

Tout cela est d'une logique terrifiante et reflète bien, à mesure que les ruines de l'Église s'accumulent autour de nous, la réalité des faits. Les hommes qui gouvernent notre mère l'Église ne sont pas stupides, il ne semble pas non plus qu'ils agissent sous l'effet d'une quelconque menace, ni qu'ils fassent preuve de mauvaise volonté. Alors, pourquoi persévérer dans cette entreprise de démolition quand tout le monde peut en constater les effets désastreux pour l'Église ? C'est dans la salle des machines, où œuvrent des penseurs tels que Blondel, de Lubac et von Balthasar qu'il faut chercher la réponse. « Aveugles et conducteurs d'aveugles », passés maîtres en l'art de la tromperie, mais, c'est justice, combien plus trompés eux-mêmes par le père du mensonge ! Ils voulaient réformer l'Église et le monde, et tout ce qu'ils ont fait, c'est les conduire au naufrage ! *Kyrie eleison !*

Monseigneur Richard Williamson



# LE SEL DE LA TERRE

*Donner le goût de la sagesse chrétienne*

*Revue trimestrielle  
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

---

**Cet article vous a plu ?**

**Vous pouvez :**

[Vous  
abonner](#)

[Découvrir  
notre site](#)

[Faire  
un don](#)

**Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !**